

## Vers... une identité nationale

Irene Heywood

Number 61, Winter 1970–1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58017ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Heywood, I. (1970). Vers... une identité nationale. *Vie des Arts*, (61), 20–25.



par Irene HEYWOOD

**V**ERS...

**UNE IDENTITÉ NATIONALE**



2

La première exposition du Groupe des Sept en tant que tel a duré vingt jours, en mai 1920, à la Art Gallery de Toronto. Quoique passée à peu près inaperçue du grand public, elle déclencha l'opposition violente de critiques comme Hector Charlesworth, du *Toronto Saturday Night*, et de l'Académie Canadienne. Le côté positif de l'aventure fut le patronyme qu'elle imposa aux sept peintres et dont la consonance est depuis familière à tous les Canadiens.

Dans l'introduction à la brochure-catalogue de l'exposition, le nouveau groupe déclarait que "l'art doit se développer et fleurir au pays avant que celui-ci ne devienne véritablement une patrie pour son peuple".

Au cours des cinquante années écoulées depuis la naissance du Groupe des Sept, tant de mythes et de légendes se

sont créés autour de lui que nous avons cessé de considérer ses oeuvres comme des peintures pour les regarder plutôt comme des produits de notre artisanat.

Le fait que le Groupe ait accompli ce qu'il s'était donné comme mission, au détriment même de la vie personnelle et de l'art de ses membres, est maintenant oublié. Les gens qui collectionnaient les moulins hollandais et les scènes de vie pastorales anglaises et refusaient de s'intéresser aux paysages locaux que peignaient le Groupe, sont ceux mêmes qui aujourd'hui s'arrachent ses tableaux et n'accordent aucun intérêt à la production contemporaine des artistes canadiens.

Les ans ont apporté aux Sept des titres honorifiques, des places à l'Académie et une bonne cote sur le marché des oeuvres d'art, toutes consolations contre lesquelles ils ont vigoureusement réagi, se bagarrant pour intéresser la population du Canada à une aventure esthétique qui devait l'amener à prendre conscience d'elle-même et du pays qui l'entoure.

Pour célébrer le cinquantième anniversaire de la première exposition du Groupe, la Galerie Nationale en a organisé la reconstitution dans la même galerie de Toronto, dans la même salle, avec les mêmes tableaux et une partie du mobilier qui avait servi alors. Le parquet nu que mettaient en évidence les anciennes photographies est resté tel quel. Les peintures ont retrouvé leur place originale sur les murs. Pour un

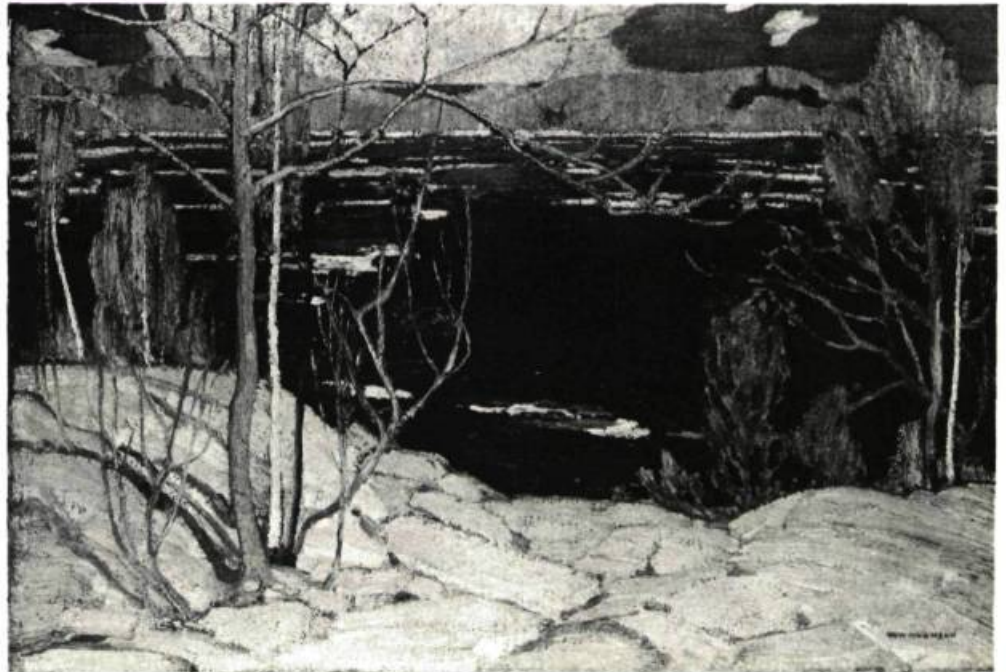
bien piètre résultat...

Était-ce vraiment là l'exposition d'une si extraordinaire innovation que les critiques de l'époque s'objectèrent contre elle, la qualifiant d'"école de la bouillie chaude"? Je me le suis demandé en déambulant sur les planchers de bois dur que surplombaient ces peintures chronologiquement démodées depuis 1920.

Hélas!—Les effets du Great Armory Show de New-York, qui introduisit sur ce continent l'Impressionnisme, le Cubisme et les autres écoles européennes, ne se firent pas sentir chez nous. En revanche, Harris et MacDonald découvrirent ce qu'ils cherchaient dans une obscure exposition de peinture scandinave présentée à Buffalo, en la même année de 1913. On ne saurait en conclure que les peintres du Groupe ignoraient les nouvelles tendances. Ils se classaient parmi les artistes les plus évolués du Canada de l'époque. Harris avait étudié en Allemagne; MacDonald, Lismer et Varley en Angleterre; Jackson à l'Académie Julian de Paris. Ils savaient que les Canadiens devaient d'abord se réaliser eux-mêmes avant que de pouvoir absorber les influences étrangères.

L'exposition de Buffalo "... les encouragea à poursuivre au-delà de la compréhension littérale, vers un traitement symbolique de la dimension et de la majesté du Nord", dit Dennis Reid, conservateur assistant à la Galerie Nationale, chargé de la recherche et de l'organisation qu'ont exigées l'exposi-

3



1. Alexander Young JACKSON (1882- ). Une ferme au Québec, 1930. Huile sur toile. 32 po.  $\frac{1}{4}$  sur 40 (81,95 x 101,65cm). Galerie Nationale du Canada. 2. A. Y. JACKSON. Saint-Hilarion. Huile sur toile. 8 po.  $\frac{1}{4}$  sur 10 $\frac{1}{2}$  (21 x 26,7cm). Galerie Nationale du Canada. 3. Tom THOMSON (1877-1917). Glace au printemps, 1916. Huile sur toile. 27 po.  $\frac{1}{4}$  sur 39 $\frac{1}{4}$  (70,5 x 101cm). Galerie Nationale du Canada.



4

tion reproduisant la première présentation à Toronto et la grande rétrospective qui nous est venue au Musée des Beaux-Arts de Montréal, en provenance d'Ottawa.

Dans son introduction au catalogue, lequel—soit dit en passant—est une publication de tout premier ordre, Dennis Reid fait remarquer que les origines du mouvement remontent à 1911, alors que Lawren Harris s'intéressa à une première exposition des croquis de J. E. H. MacDonald. En 1931, le Groupe des Sept exposa une dernière fois comme tel et annonça la fondation du Groupe des Peintres Canadiens, lequel s'est maintenu jusqu'à tout récemment.

Pendant ces courtes vingt années, le Groupe des Sept a accompli ce qu'il s'était proposé. Dans le catalogue original, republié pour la reconstitution de Toronto, il est dit qu'ils se rendirent compte que "... la grandeur d'un pays dépend de trois choses: son langage, ses actes et son art. Assumant que l'art est essentiel à l'existence humaine, nous accueillons et appuyons toute forme d'art

qui exprime sincèrement l'esprit d'une nation en pleine croissance".

Pour déranger l'ordre établi des suaves paysages européens, le Groupe des Sept entreprit de faire voir aux Canadiens une terre livrée aux éléments où le vent déchire les arbres et les tord en des formes inattendues, où la mer est houleuse et les nuages en déroute dans le ciel.

Leur manière de peindre convenait au message. "Regardez autour de vous..." semblaient-ils nous crier. Ils nous forcèrent à voir. Ils peignaient large, utilisant cette coloration violente qu'ils appelaient eux-mêmes "soupe aux tomates", accentuant le dessin, établissant la convention des premiers plans accidentés et des nappes d'eau en plein centre, des vastes ciels coupés d'un arbre ou deux faisant le lien avec l'avant-plan, tout ce parti-pris qui nous paraît maintenant de la répétition, qui nous empêche presque de reconnaître qui a peint quoi, et ne fait pourtant que confirmer la politique du Groupe.

Il faut se rappeler que les Sept ne

cherchaient nullement à se créer des réputations individuelles, mais luttèrent pour identifier les Canadiens au Canada; ils acceptaient pour cela de sacrifier leur personnalité, leurs connaissances et leur habileté de peintres.

Lawren Harris devint un métaphysique abstrait; Fred Varley succomba à son intérêt pour le portrait, ses paysages se firent moins rudes et plus subtils. Il était trop tard pour que les dons évidents d'impressionniste de J. E. H. MacDonald, qui mourût peu avant la dispersion du Groupe, se fissent valoir. Arthur Lismer se consacra à l'enseignement et continua à peindre les formes de la nature avec vraisemblance. Frank Johnson, qui devait choisir par la suite de s'appeler Franz, s'était retiré du Groupe avant les autres. Il devait subvenir aux besoins de sa famille et n'avait pas la vigueur, le talent ou l'abnégation pour pousser l'expérience plus avant. Il devint un peintre populaire et vendit bien—il avait soif de louanges. Seuls Frank Carmichael et A. Y. Jackson persévérèrent dans la manière primitive.

4. Frederic Horsman VARLEY (1881-1969). Lac de montagne. Aquarelle. 10 po.  $\frac{1}{2}$  sur 14 (26,7 x 35,6cm). Galerie Nationale du Canada. 5. J. E. H. MACDONALD (1873-1932). Le Jardin en broussailles, 1916. Huile sur panneau. 48 po. sur 60 (121,95 x 152,4cm). Galerie Nationale du Canada.

5



Pour donner la mesure des succès du Groupe, sans tenir compte de leur réussite subséquente, il faut écouter Jackson répondre, à qui lui demandait pourquoi il ne s'était pas marié, que jusqu'à près de 60 ans il n'en avait pas eu les moyens financiers. Harris avait de l'argent, les autres enseignaient; Jackson, l'unique membre du Groupe toujours vivant, fut le seul à poursuivre l'aventure qui devait le mener plus loin que tous ses camarades: jusqu'à la Terre de Baffin et ailleurs dans l'Arctique où il s'est balladé et a peint en toute liberté. Aussi ne devons-nous peut-être pas le plaindre. Jackson est également le seul membre du Groupe à être né et à avoir grandi au Québec, quoiqu'il y ait eu d'autres peintres de même origine qui exposèrent avec le Groupe à titre d'invités, lors de la première exposition.

J'ai demandé à Anne Savage, paysagiste du Québec et grande camarade de certains membres du Groupe, pourquoi ces peintres invités n'étaient pas demeurés avec les Sept. Elle m'a expliqué "qu'ils n'avaient probablement pas l'enthousiasme nécessaire. Il fallait un dévouement réel pour participer à l'expérience; Lawren Harris possédait une personnalité dynamique et porta seul au début tout le poids de l'affaire. Il aida de ses deniers, sans le laisser savoir aux autres; il travailla dur à faire reconnaître et accepter les efforts de tous par la Galerie Nationale." (C'est à cette occasion qu'une délégation de plus de cent membres de l'Académie Canadienne tenta d'obtenir la destitution d'Eric Brown, alors directeur de la Galerie, qui s'était montré sympathique au Groupe et lui avait acheté des toiles pour la collection nationale.)

Pour Anne Savage, elle revoit A. Y. Jackson, qu'elle appelle Alec, revenant de ses randonnées du printemps à Saint-Tite-des-Caps, à la Baie-Saint-Paul

ou à la Rivière-au-Renard. Les amis se rassemblaient alors, et Alec leur faisait voir ses dernières toiles. Il a maintenant 88 ans et est le seul survivant du groupe original.

Au cours de ses recherches, Dennis Reid a découvert que le Groupe "ne cherchait pas ouvertement à apporter l'art moderne au Canada. Il concevait son rôle comme plus fondamental, et en même temps plus général: il voulait offrir à un grand nombre de gens la possibilité d'un engagement esthétique profond."

L'exposition de la Galerie Nationale, présentée au Musée des Beaux-Arts de Montréal le 22 septembre, s'est terminée le 31 octobre; elle comprenait des peintures de tous les membres du Groupe des Sept, plus quelques toiles de Tom Thomson, qui s'est noyé dans le lac Canoe avant la formation officielle du Groupe, mais en était partie intégrante. L'exposition contient également des oeuvres d'Edwin Holgate, le peintre québécois annexé juste avant 1931, année que Dennis Reid considère comme la dernière des Sept en tant que groupe. Ceci élimine Lionel Lemoine FitzGerald, qui se joignit à eux l'année suivante mais n'exposa pas avant la formation du Groupe des Peintres Canadiens.

On admet maintenant que la mission du Groupe avait pris fin avant que ces derniers peintres ne s'y rallient; les deux sont d'ailleurs des individualistes. Ils ont aussi peint le paysage canadien, Holgate au Québec et FitzGerald au Manitoba, mais chacun dans un style très personnel. Holgate aurait pu s'adapter à l'idéal du Groupe qui était de populariser le Canada parmi les Canadiens, mais FitzGerald n'y serait jamais parvenu.

(Traduction de Micheline Morisset, texte original, page 78.)

6. Lawren HARRIS (1885-1970). Lac Supérieur III, 1928. Huile sur toile. 34 po. ½ sur 40¼ (87,65 x 102,25cm). Galerie Nationale du Canada.

